

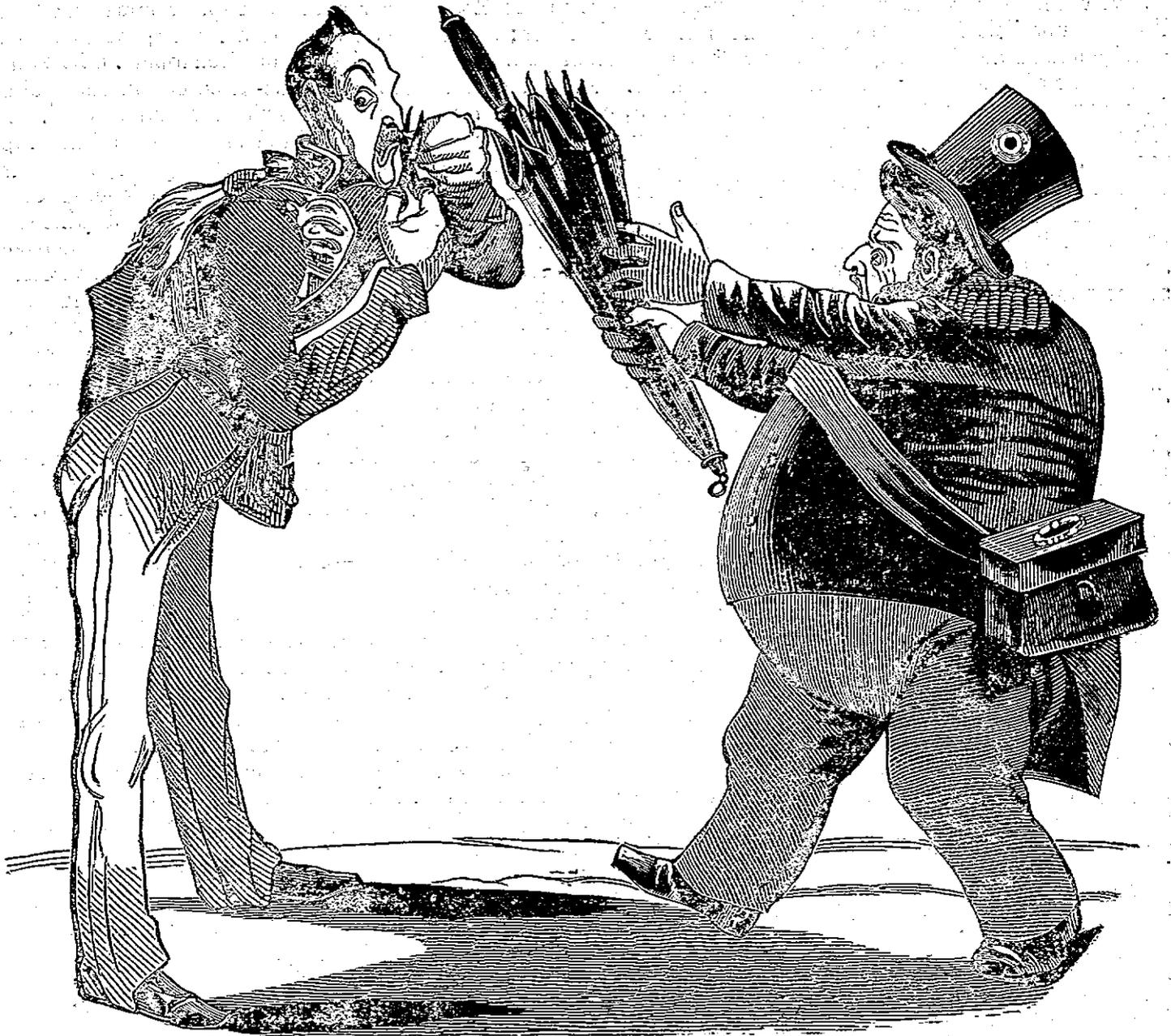
# LA CARICATURE FRANÇAISE,

JOURNAL SANS ABONNÉS ET SANS COLLABORATEURS.

SE VEND PARTOUT.]

N<sup>o</sup>. XIX, 6 AOUT 1836.

[PRIX: 2 PENCE.]



SAUVE QUI PEUT, VOILA LES MASSES.

Le duc d'Orléans se coupant la moustache, et Louis-Philippe en habit de départ accourant, essouffé, le faux-toupet en désordre, et la main armée du riflard,\* apostrophant son fils.

Que faites-vous, prince Rosolin? Ah, grand Dieu, à quoi sommes-nous donc réduits! Vous, prince, à vous couper cette moustache qui promettait de devenir au moins aussi fameuse que mon refrain de *Valmy* et *Jemmapes*! et moi, moi, *roi des Français*, en attendant de me faire *roi de France*, moi être forcé d'applaudir à ces tristes mesures de fâcheuse prudence, ah! ah! Oh, ciel! —Allons donc, papa, il ne s'agit ni du ciel ni de

\* Parapluie historique de la *citoyennerie* royale.

vos ah! ha! mais tout bonnement de nous dépêcher à nous rendre méconnaissables autant que possible, et sauve qui peut, car voici les masses, et vous savez qu'elles ont fini de nous vouloir du bien; au lieu de m'interrompre par vos exclamations piteuses; croyez-moi, papa, dépêchons-nous, vous voyez que je n'y vas pas de main morte.—Digne rejeton de ma race, combien votre prompte et énergique résolution rassure mon cœur paternel; car je ne vous le cache pas, je redoutais quelque témérité de votre part, je tremblais de vous trouver opposé au seul parti à prendre, celui de nous sauver en fuyant; oui, je craignais que vous ne voulussiez tout tenter plutôt que de fuir, car la malheureuse éducation populaire que je fus forcé de vous donner, rapport à mes projets, cette éducation, ce contact avec le peuple, m'avait paru vous avoir donné une teinte de ce courage qui préfère l'honneur à tout, mais je vois que je m'étais alarmé mal à propos, et l'occupation où je vous trouve est bien digne de mon fils; hâtez-vous donc, prince Rosolin, car avec le peuple comme avec les militaires, une fois à vos trousses, il ne faut point badiner; je me souviens des derniers, et je ne suis plus ni aussi jeune ni aussi lesté qu'à l'époque de ma désertion pour le camp autrichien, où j'échappai au 2e bataillon de l'Yonne qui me poursuivait à coups de fusils. Allons, prince Rosolin, hâtons-nous, car aujourd'hui c'est bien pire, les pavés, les fusils, tout s'en mêlerait, car ce sont les masses qui nous chassent aujourd'hui. Mon Dieu, je les avais cependant si bien endormis pendant quelque temps avec mon refrain *Valmy*, mon admiration apparente pour leur *Bonaparté*, et mon adoption de leur drapeau tricolore. Oh! oh! quelle disgrâce, être détrôné avant d'avoir exterminé les républicains ni établi aucun de vous! Ah ciel!—Finissez donc, papa, ça décourage ces ah! ah! et ces ciel! ciel! Il ne s'agit ni de soupirer ni de lambiner, car les enrégés de républicains ne badinent pas, et comme ils disent, ils nous tomberont dessus à bras raccourcis. Voilà qui est fini pour ma moustache. Je passe vite mon frac et me voilà à vos ordres. C'est nous deux d'abord qu'il faut mettre en sûreté. Où allons-nous, dites, car la cachette de Neuilly il n'y faut plus penser; rien ne résiste aux masses, la Bastille détruite a été là pour le dire. (regardant Louis-Philippe) Mais à quoi pensez-vous donc, papa, comment, sur l'habit bourgeois une épaulette; c'est au moment où vous venez de traiter la garde nationale comme des assassins armés, que vous voulez fuir avec une épaulette d'officier supérieur; vite, vite, ôtez-moi cela, puis, dites-moi où nous allons, et ce que vous portez là en bandouillère comme une mandoline de troubadour ou la cassette d'Harpagon.—Voilà, prince Rosolin, de ces termes de la mauvaise école, mais vous les perdrez vite dans la carrière nouvelle qui s'ouvre pour nous, cette cassette c'est votre future destinée et la mienne: ce sont les fonds placés à l'étranger par ma sage prévoyance, quatre-vingt-six millions enlevés à la révolution. Car voilà que recommencent pour nous les jours des voyages, la vie d'émigré, et cette fois sans espoir de retour, ni de dire que nous n'avons pas émigré, ce qu'avec tant de bonheur j'avais réussi à persuader à des gens ordinairement très clairvoyants, et qui avec moi n'y virent goutte, pendant quinze ans.—Comme vous m'avez appris, papa, que l'argent est l'essentiel, et que quatre-vingt-six millions sont un joli magot, ma foi partons, et vogue la galère. Allons dans mon pays natal; la Sicile ne vous a pas mal accueilli, jeune; eh bien, papa, je vais tâcher d'y plaire, mais hâtons-nous.—Vous déraisonnez étrangement, prince Rosolin, partir, partir, cela est bientôt dit, mais c'est partir de façon à n'être ni soupçonné de fuir ni arrêté dans la fuite, c'est pour cela que je suis venu ici à proximité de la mer; le château d'Eu est merveilleusement propice, et tout a été prévu lors du malheureux non-succès des forts détachés, seul véritable moyen gouvernemental avec un peuple comme les Français, pour le rendre obéissant comme des Autrichiens. Lors de cet excellent projet avorté, je vins ici avec mon admirable petit Thiers et le cher Montalivet, dans le seul but d'y mettre en sûreté, ce que très certainement nous ne voulons pas laisser derrière nous. Mais je vous avoue que nous ne soupçonnions pas le dénouement aussi prochain. Ah! c'est *Alibaud* qui nous perd; mes pairs sont de bons et vieux amis qui jugent quand et comme je veux, mais je vois maintenant qu'eux et moi nous avons fait une grosse irréparable sottise. Ah! cet *Alibaud* nous coûtera cher, l'avis que je viens de recevoir, et qui paraît vous être également parvenu, m'en donne la certitude. Les habitants de la ville d'Eu, qui nous ont assez passablement accueillis, viennent de s'unir aux masses; il ne s'agit de rien moins que de nous prendre, nous ramener à Paris, et nous mettre en jugement... Ah! jugez, cher Rosolin ce qui adviendrait de nous! Vous connaissez cette correspondance de mon émigration, qui m'a valu la confiance de tous les souverains absolus, sur ma ferme volonté d'anéantir la république et les républicains, et leur permission de régner à cette condition. Eh bien, cette correspondance, ma pensée intime, qu'il était si nécessaire de cacher aux Français, elle leur est dévoilée, ils la connaissent, et chaque ligne de ces lettres est mon arrêt près des républicains; bien plus, ils parlent de dévoiler cette affaire *Chiappini*, que la bonté et la faiblesse de mes aînés m'a si puissamment aidé à assoupir à force d'or. Tout cela n'est ni clair ni rassurant, et le plus sage est de se dérober à la tempête, d'autant plus que nous mènerons une fort ennuyeuse vie, ne pouvoir se montrer sans craindre les fusils à vent, arme terrible, qui tue de loin et sans bruit; les cannes à fusil, dont le seul nom me fait frissonner, réduit au régime des œufs crainte du poison, et par-dessus tout être sifflé et charivarisé. Non, non, cher Rosolin, la fuite est notre seule planche de salut, et je suis heureux de vous y voir résolu. Nous allons, vous et moi, nous rendre sans délai à bord du bâtiment qui nous transportera en lieu de sûreté, d'où, muni de ce trésor, nous tendrons plus d'une embuche à ces républicains qui repoussent et se moquent de la meilleure des républiques.—Ah! oui papa, ils ne veulent pas de la meilleure, le peuple français est ingrat... Cher Rosolin, il y a beaucoup de choses à dire là-dessus, mais hâtons-nous, partons.—Et ma mère, mes sœurs, mes frères

que deviennent-ils?—*Tout cela*, comme votre tante, que vous oubliez, vous suivra. Venez, prince Rosolin, l'essentiel, je vous le répète, c'est vous et moi, venez donc sans délai, et que notre *cri de guerre soit de nouveau, sauve qui peut!*

#### SUITE DU RÉSUMÉ DE LA VIE D'ÉGALITÉ. (Voir au numéro XVIII.)

Marat était le confident le plus intime de l'infâme Égalité ; cependant ce fut la Montagne dont il était le chef, qui acheva de perdre Philippe ; elle se divisa en deux partis ; Robespierre et Danton avaient tellement éprouvé la docilité du peuple au 2 et 3 Septembre, qu'ils pensèrent à s'emparer eux-mêmes du pouvoir qu'ils avaient promis de confier au duc d'Orléans, c'est alors qu'on commença à jeter dans le public les idées de protectorat, de dictature et de triumvirat, mais ayant encore besoin de son or, ils eurent soin de cacher leurs projets au duc, et continuèrent de le bercer de fausses espérances. Dumouriez, qui de son côté avait des projets pour le duc de Chartres, vantait dans tous ses rapports le jeune *général Égalité* (aujourd'hui Louis-Philippe). Le père avait un certain nombre de partisans décidés, et il les engagea à demander la mise en jugement de Louis XVI. Une bande de journalistes salariés,\* et les féroces amis de Marat appuyèrent son vœu infâme, et bientôt la Convention, toujours si divisée, se réunit pour décider qu'elle jugerait le malheureux Louis XVI.

Lanjuinais, Morisson, et quelques autres députés eurent le courage de soutenir qu'ils n'avaient point reçus ce mandat de leurs commettants, et qu'ils ne pouvaient remplir tout à la fois, les fonctions de juges et d'accusateurs, † mais les principaux chefs du côté droit, dont ils faisaient parti, n'osèrent pas soutenir leurs énergiques représentations.

D'Orléans fut au comble de ses vœux, lorsque l'assemblée eut proclamé le décret qui mandait l'infortuné Louis XVI à sa barre ; il tardait à cet infâme de se rassasier du plaisir de contempler sa victime, et il eut grand soin de se trouver à la séance le jour où son parent et son roi y fut amené. Il s'était placé vis-à-vis le fauteuil destiné à l'accusé, et il attendait son arrivée avec une visible impatience. Son fils, le duc de Chartres, momentanément à Paris, était dans une tribune et attendait avec une ardeur de haine égale à celle de son père, l'arrivée de l'auguste captif.

La contenance noble et ferme de Louis XVI, la sérénité qui brillait dans ses regards, la pâleur de son visage, tout inspira aux spectateurs le plus vif intérêt et le respect le plus profond.

Le seul d'Orléans ne s'attendrit pas, il ne cessa d'avoir sa lorgnette braquée sur Louis XVI ; on voyait qu'il se faisait un plaisir barbare de jouir de l'humiliation et de la douleur de celui qu'il eût dû défendre au prix de sa vie. Le duc de Chartres (Louis-Philippe), montrait absolument la même insensibilité ; la manière sage avec laquelle le roi répondait à toutes les questions de Barrère, excita son dépit, et on l'entendit s'écrier : " Eh ! mais, il nie tout, on n'a qu'à l'écouter il sera bientôt blanc comme neige."

Après un premier interrogatoire, le roi fut reconduit en prison ; la postérité croira-t-elle qu'on agita sérieusement la question, si on accorderait un conseil à l'accusé ? et que le parti d'Orléans seul se prononça pour la négative. Cependant, la grande majorité eut plus de pudeur, et le vœu sacrilège de Philippe Égalité ne fut point accompli. Il fut libre à Louis XVI de choisir ses défenseurs ; on sait le lâche refus de Target et le noble dévouement du vertueux Malesherbes, qui demanda comme une faveur, cette défense périlleuse d'un roi proscrit et malheureux.

Louis XVI parut à plusieurs séances de la Convention, et chaque fois, d'Orléans y paraissait, montrant dans sa contenance l'espoir de voir bientôt son parent infortuné porter sa tête sur l'échafaud. Lorsque la défense fut terminée, d'Orléans et son parti voulurent qu'on jugeât le roi *sans désenparer*, et ils obtinrent qu'on s'en occuperait dans la séance suivante. D'Orléans mit tout en usage pour obtenir la condamnation à mort, il vint à bout de réussir dans son affreux espoir. La veille du jugement, il y eut un grand repas au Palais-Royal, où parmi tous les députés montagnards se trouvait St.-Fargeau ; ce fut là que le duc d'Orléans, stilé par Danton, gagna cet homme faible et craintif à voter la mort avec ses amis, sur lesquels l'aménité de son esprit et la politesse de ses manières lui donnaient autant d'ascendant que ses immenses richesses. St.-Fargeau était vain, et d'Orléans le gagna en lui promettant une alliance avec sa famille. St.-Fargeau vota la mort et paya son vote de sa vie.

On répandait dans Paris grand nombre d'ouvrages sur le jugement de Louis XVI, tous attaquaient avec vigueur l'infâme d'Orléans, et montraient dans les cris de mort poussés par les Maratistes, le résultat d'une conspiration ourdie par le monstre pour s'asseoir sur le trône. (La suite au numéro XX.)

#### CONTINUATION DES AVENTURES DU PRINCE ÉMIGRÉ. (Voir au numéro XVIII.)

Nous avons laissé le Prince Emigré galopant comme un lièvre sur les savanes pour arriver aux limites moscogulges, et rendant grâce à sa chère lancette ; nous allons maintenant le voir aux prises avec d'autres tribulations. Le Prince Emigré

\* Comme qui dirait aujourd'hui *les Débats* et *le Constitutionnel*.

† Exemple noblement imité par notre illustre maréchal Soult, qui a refusé de siéger dans le procès des accusés politiques.

avait une manie, quand je dis une, je m'entends, il en avait plusieurs ; mais une était dominante, *un trône, c'était son idée fixe*, il lui fallait trôner, n'importe où, n'importe à quel prix, car le Prince Emigré n'était pas admirateur de la consolation de François Ier, le *for l'honneur* était le moindre de ses soucis. Il suivait donc la Savane, dépassant la limite moscogulge, en ruminant dans sa tête fructiforme le moyen de paraître aimable aux yeux d'une princesse *du Brésil*. Le Brésil lui souriait, il y avait des mines attachées à cette dot, et l'ardeur du Prince Emigré pour la puissance, n'eut jamais pour excuse la passion d'une âme ardente, ne désirant le pouvoir que pour la gloire ; non, le Prince Emigré pensait au solide, et ne voyait dans la royauté qu'un moyen plus sûr de remplir un coffre-fort. Dans un long séjour aux Etats-Unis, son âme s'était pénétrée d'éloignement pour les institutions libres des Américains du nord ; il se hâta donc, par tous les moyens, à faire valoir l'avantage qui résulterait pour une grande puissance en opposition avec ces peuples, d'établir au Mexique un roi qui lui serait entièrement dévoué, et tout imbu de l'esprit *monarchique pur*, qui seul pouvait mettre un frein au *républicanisme* des Etats-Unis, et les tenir en échec ; c'était là le plan que ruminait le Prince Emigré pour attraper un trône, et c'était ainsi qu'il se montrait reconnaissant de l'asile hospitalier qu'il avait trouvé chez ce peuple. On voit que le Prince Emigré fut toujours fort capable de connaître ses propres intérêts et de leur faire bien plus de concessions qu'à la gloire.

Le Prince Emigré avait deux frères ; ils le joignirent dans son exil, juste au moment où celui-ci commençait à espérer le succès de ses démarches matrimoniales ; cette arrivée n'allait que médiocrement à son affection fraternelle, d'abord parce que l'un de ces princes, plus jeune que lui, et surtout infiniment mieux traité par la nature, allait devenir un rival, concurrent dangereux peut-être, et que le plus jeune était un embarras ; aussi le Prince Emigré songea donc sérieusement aux moyens les plus sûrs de s'en défaire, sans porter toutefois atteinte à la réputation de moralité, de respect pour les liens de famille et de sensibilité à laquelle il prétendait.

Ah ! le Prince Emigré avait de toutes sortes de prétentions, qui s'encadraient tout naturellement autour de son insatiable soif de régner ; il attendait avec impatience le résultat de ses démarches matrimoniales, pour prendre un parti à l'égard de ses deux frères, lorsqu'un refus clair et net, transmis sans ménagement, vint dérouter de nouveau les espérances du Prince Emigré, et lui fit prendre la résolution d'aller solliciter en Europe ce qu'il avait vainement espéré obtenir, jusques chez les Sauvages du Nouveau Monde, un trône et une femme.

Mais avant de suivre le Prince Emigré dans le beau pays où il allait trouver une nouvelle famille, nous allons le voir se rendre avec les deux jeunes princes ses frères, dans une autre belle, quoique plus froide partie de l'Europe, où il enterra l'aîné de ces deux, qui obtint du prince Emigré tout l'extérieur d'un deuil de prince.

Ses restes furent déposés dans un de ces superbes monuments qui bravent les siècles et étonnent le monde, un de ces temples dont la magnificence saisit le cœur et l'imagination, et qui, dans leur opulente architecture, semblent dire aux passants, C'est ici le dernier asile de l'orgueil des rois et des illustrations humaines.

(Au numéro prochain l'écho de Westminster.)

## ON DIT, ET ON AJOUTE.

On dit que Louis-Philippe est réduit à avoir peur de son ombre ;—On ajoute, que ce n'est pourtant pas à des ombres qu'il aura à faire, quoiqu'il pourrait bien y avoir *quelque revenant*. On dit que les Tuileries ressemblent à une prison ;—On ajoute, que cela est tout simple avec le *filz d'un géôher pour roi*. On dit que le *petit Joinville* va faire le *petit* lieutenant de vaisseau ;—On ajoute, qu'il a trouvé dans ses cartes, la relation de la conduite de son grand-père Egalité au combat d' *Ouessant*. On dit que Louis-Philippe a demandé le maréchal Soult pour la garde de sa personne ;—On ajoute que l'illustre guerrier a répondu à la majesté tricolore du 7 Août, par ces trois lignes, fac-simile du déserteur prince émigré, adressé à un conseiller de l'empereur Alexandre : "*Il paraît que Soult se trouve dans une position fâcheuse, et qu'il est très pressé par La Romana et le général Cradock ; j'espère qu'il va être écrasé avec son armée en Espagne.*" Il y avait de la main de l'illustre maréchal : "*Philippe, je suis encore ce même Soult.*" On dit que les *Débats* prêchent déjà pour le duc d'Orléans ;—On ajoute, que *Poulot le Sicilien* serait un roi pour rire, et que la France libre est très sérieuse ; que la farce des fils et petits-fils Egalité touche à sa fin, qu'il en est bien temps, et que s'il fallait absolument un roi aux Français, on prendrait un *roi de France né à Paris*, et non pas né à Palerme pendant la honteuse et lâche désertion de son père.

## AVIS.

Le portrait en pied d'*Alibaud*, lithographié, et sur chine, avec sa défense à la chambre des pairs, et les articles incriminés du procès du National, et quelques notes sur une particularité de la vie intime d'*Alibaud*, seront mis en vente le Mercredi, 10 Août, par

## LA CONTEMPORAINE

Propriétaire, Auteur et Editeur responsable de la *CARICATURE FRANCAISE*, et des fac-simile du *Prince Emigré, Louis-Philippe*,

A LA FOIRE COURONNEE, 2, YORK BUILDINGS, NEW ROAD,

LONDRES.

Londres : Schilze et Co., 13, P. J. Street.